

ALLOCUTION

AUX DÉTENUS PROTESTANTS DE LA MAISON CENTRALE
DE POISSY (1).

MES AMIS,

Je n'ai pas à me présenter à vous et à vous dire qui je suis. M. le Directeur vient de le faire. Il l'a fait en termes beaucoup trop flatteurs; et je vous prie de ne croire qu'une partie du bien qu'il vous a dit de moi. En fait de fortune et en fait de vertus, si nous en croyons un vieux proverbe italien, il faut toujours en rabattre les trois quarts (2).

Pour moi, de tout ce qui vous a été dit sur mon compte, je ne veux retenir qu'une chose: c'est que je ne suis pas pasteur, et que ce n'est pas un sermon que je viens vous faire. Je ne suis pas ici par obligation, par devoir professionnel; j'y suis volontairement, par affection pour votre pasteur habituel, aujourd'hui retenu ailleurs, et aussi, croyez-le, par sympathie et par intérêt pour vous.

Saint Paul, dont on vient de vous lire la conversion, a écrit dans une de ses épîtres: « J'aimerais mieux prononcer dans l'Église cinq paroles en me faisant entendre (c'est-à-dire comprendre), afin d'instruire aussi les autres, que dix mille paroles dans une langue inconnue. »

Qu'a voulu dire par là le grand apôtre? Le voici. C'est que souvent, très souvent par malheur, on parle aux autres dans une langue qui n'est pas la leur. On fait de grands discours,

(1) Cette allocution a été prononcée, le dimanche 24 septembre 1882, par M. Frédéric Passy, en l'absence du pasteur empêché.

(2) Voici le texte de ce proverbe :

« Danaro e santita,
Meta della meta »

avec de grandes phrases et de grands mots, qui font penser aux auditeurs qu'on doit être terriblement savant et qu'on a la langue joliment pendue; mais qui ne leur servent de rien, parce qu'ils ne sont pas à leur portée et à leur usage. Les cinq paroles dont parle saint Paul, ce sont les paroles simples, pratiques, réellement faites pour ceux qui les écoutent, c'est-à-dire portant sur ce qui les touche et les intéresse. C'est de celles-là que je voudrais vous faire entendre en vous apportant, avec quelques bons conseils, — quelques conseils utiles, — un peu de consolation, de courage et d'espérance.

Pour cela, mes amis, la première chose à faire, c'est de prendre votre situation telle qu'elle est. Il faut toujours, dans la vie, voir les choses telles qu'elles sont.

Vous êtes ici, les uns et les autres, pour plus ou moins longtemps. Vous n'y êtes pas de votre plein gré; bien que peut-être il y en ait plus d'un parmi vous pour qui le régime de cette maison est moins dur que la vie qu'il a menée avant d'y entrer; plus d'un aussi qui sent bien, malgré les inconvénients de ce séjour, qu'il y est moins exposé, mieux défendu contre lui-même et contre les autres, qu'il ne le sera à sa sortie. Quoi qu'il en soit, et de quelque façon que vous acceptiez d'être ici, vous y êtes; et vous y êtes pour un certain temps. Vous n'y êtes pas pour toujours; et à tour de rôle, plus tôt ou plus tard, vous en sortirez pour rentrer dans la vie commune dont vous êtes momentanément séparés. Vous retrouverez la liberté, avec ses charmes et ses avantages, mais aussi avec ses difficultés, ses dangers, ses responsabilités. Cela étant, qu'avez-vous à faire pour vous trouver ici, pendant que vous y êtes, et ailleurs, quand vous serez ailleurs, le moins mal, et, qui sait? peut-être le mieux possible? Pour supporter sans trop de peine le présent, et pour vous préparer un avenir plus satisfaisant?

C'est bien là, n'est-ce pas, ce qui vous importe par-dessus tout; ce qui doit être, si vous avez tant soit peu de raison et de bon sens, votre préoccupation principale.

Voyons donc, à ce double point de vue, et votre intérêt et votre devoir. Je dis votre intérêt et votre devoir, parce que vous devez évidemment chercher ce qui vous est le plus avantageux, et vous devez aussi chercher ce qui vous est le plus honorable. Les deux choses ne font qu'une, d'ailleurs, et votre véritable intérêt, mes amis, c'est aussi votre devoir.

Votre intérêt et votre devoir, mais, M. le Directeur vient de vous le dire, c'est de travailler, et c'est de vous bien conduire. C'est d'accepter, sans révolte et sans humeur, la discipline sévère, mais nécessaire, de cette maison ; de respecter le règlement ; d'obéir à vos supérieurs ; d'être bienveillants pour vos compagnons ; d'accomplir votre tâche ; de mener en un mot ici une vie régulière, sérieuse et irréprochable, et de vous préparer ainsi, comme par un apprentissage dont vous sentez le besoin, à mener plus tard librement, en plein jour, une vie sérieuse, laborieuse, honorable, qui vous permette de gagner votre pain en vous rendant utiles, et de lever les yeux sans crainte devant les autres comme devant vous-mêmes.

Oh ! Je le sais, il y en a parmi vous, et il y en a hors d'ici, qui vous tiennent ou qui vous ont tenu un autre langage. Mais ceux-là, quoi qu'ils puissent en dire, ne sont pas vos amis ; ce sont vos ennemis, vos pires ennemis.

Il y a eu, au siècle dernier, de l'autre côté de l'Océan, en Amérique, un homme dont le nom ne vous est pas inconnu sans doute, dont plus d'un peut-être parmi vous a lu la vie, et dont je ne saurais trop vous engager à étudier et à méditer l'histoire ; c'est Franklin, l'inventeur du paratonnerre. Benjamin Franklin était le seizième enfant d'un homme qui n'était pas riche ; il avait eu une enfance pénible : il avait travaillé dur à bien des métiers ; il s'était instruit lui-même tout en travaillant ; et il avait fini, à force de travail, d'ordre, de persévérance, par devenir un riche imprimeur, un grand savant, un des hauts dignitaires de son pays et l'un des principaux personnages du monde. Et, devenu tout cela, il n'oubliait pas qu'il avait été, comme d'autres, ignorant, pauvre et malheureux ; il voulait que son expérience servît à ceux qui en avaient encore besoin, et il écrivait, à leur intention, de petites leçons familières qu'il appelait, tantôt « *la sagesse du bonhomme Richard* », tantôt « *Recette pour devenir riche* », et tantôt « *Conseils d'un vieil ouvrier à un jeune ouvrier* ». Il expliquait à ceux qui s'étonnaient de ses succès par quels moyens, en réalité simples et à la portée de tous, il avait réussi. Il montrait que la probité et la vertu sont le meilleur des calculs ; qu'une vie rangée est plus aisée à suivre qu'une vie déréglée ; et « qu'un vice coûte plus à nourrir que deux enfants. » Il enseignait, en un mot, à éviter les mauvais chemins dans lesquels on fait de mauvaises rencontres, et à

prendre ce qu'il appelait le grand chemin du bonheur et de la fortune, qu'il aurait voulu, disait-il, rendre aussi « droit » et « aussi uni que celui du marché ». Or, savez-vous ce qu'il pensait, ce Franklin, des gens qui donnent d'autres conseils, qui, par exemple, cherchent à faire croire qu'on peut améliorer sa condition par la violence et la ruse, et qu'il y a des procédés pour refaire le monde en un tour de main. Il les qualifiait d'empoisonneurs, ni plus ni moins. Voici ses propres expressions : « Si quelqu'un vous dit qu'on peut s'enrichir autrement que par le travail et par l'économie, ne l'écoutez pas ; c'est un empoisonneur ! »

Et je vous dis, moi aussi, mes amis : « Si quelqu'un vous tient un autre langage que celui que vous entendez ici ; si quelqu'un cherche à vous souffler au cœur des sentiments de haine, d'envie, de vengeance ; si quelqu'un vous dit que le travail est un joug et un abaissement, et que la vie est faite pour contenter comme des brutes tous ses appétits et ne se soucier que de soi et de son corps ; si quelqu'un vous aigrit, vous irrite, vous excite contre la société et contre vos semblables, ne l'écoutez pas ; c'est un fourbe et un imposteur, c'est un faux frère qui veut vous faire tomber dans le fossé pour achever de vous perdre. Ou si, par hasard, il croit ce qu'il dit, le malheureux ; s'il est de bonne foi dans ses détestables enseignements ; alors, je le dis hardiment, c'est un franc imbécile, qui ne sait ni voir ni se rendre compte. Car s'il avait tant soit peu de réflexion et d'intelligence, il verrait que le chemin de la paresse est de tous les chemins le plus rude à parcourir, et que ce sont les gens qui ne veulent pas se donner de mal qui s'en donnent le plus. Du mal, mais tout le monde en a ici-bas. Des soucis, des chagrins, des épines, tout le monde en rencontre sur sa route ; et ceux que l'on en croit le plus exempts ont leurs épreuves comme les autres, d'autant plus cruelles parfois qu'ils sont plus obligés de les cacher. Mais ceux qui en ont le plus sont encore ceux qui ne veulent pas en accepter leur part. Quand on a un fardeau à porter, vous le savez bien, si on affermit ses jambes et ses épaules pour le bien enlever, on le sent moins ; si on y va mollement, il vous accable ; et si on fléchit, il vous écrase.

Ceux d'entre vous qui ne sont plus tout jeunes se souviennent peut-être d'avoir entendu parler, il y a une vingtaine

d'années, d'un livre qui a fait alors beaucoup de bruit. Il était intitulé « LES MISÉRABLES » ; et il était l'œuvre de Victor Hugo.

Dans ce livre il y a un personnage, Jean Valjean, qui a été condamné comme vous, plus que vous (puisqu'il a été envoyé aux travaux forcés), et qui cependant, est un brave homme, un noble cœur, qui a traversé le baigne sans s'y corrompre et sans s'y aigrir, et qui passe sa vie à se rendre utile et à faire du bien. Une nuit, ce Jean Valjean surprend un jeune homme, bien portant et parfaitement en état de travailler et de gagner honnêtement sa vie, au moment où il va commettre un crime. Il l'empoigne au passage ; et pendant qu'il le tient au collet, forcé de plier sous sa main de fer, il lui adresse un discours de circonstance qui est vraiment admirable et que je regrette de ne pas avoir sous les yeux pour vous le lire en entier ; on devrait le faire tirer à cent mille exemplaires pour l'afficher partout où il y a des jeunes gens exposés à mal tourner. « Ah ! tu ne veux pas travailler, malheureux, lui dit-il ; tu veux vivre sans rien faire. Eh bien, tu verras le mal qu'il faut se donner pour ne rien faire. Tu veux mener joyeuse existence et te donner tes aises aux dépens d'autrui. Tu trimeras, mon bonhomme, et tu sueras, et tu gèleras, et tu geindras, et tu vivras dans les transes et dans la gêne, souffrant la faim et la soif, grelottant la fièvre, recevant la pluie, tremblant devant le gendarme, devant le sergent de ville, devant le passant qui peut te reconnaître et devant le camarade qui peut te dénoncer, et n'ayant jamais ni un jour ni une nuit tranquille, pendant que les honnêtes gens qui travaillent auront la conscience en paix et jouiront au moins sans crainte du fruit de leurs sueurs et de l'affection de leur entourage. Après tout, c'est ton affaire, et c'est toi qui le veux : va donc, et traîne ton boulet ; mais ne te plains pas s'il est trop lourd ! »

Il disait vrai, n'est-ce pas, cet honnête forçat, et vous l'attesteriez au besoin, vous qui m'écoutez. Oui, si je pouvais vous interroger, tous tant que vous êtes, non pas ici et les uns devant les autres (cela ne serait pas bien), mais les uns après les autres, en particulier, entre quatre yeux, comme on dit vulgairement, et si je vous inspirais assez de confiance pour vous faire mettre un peu vos cœurs à nu devant moi, vous me feriez tous, ou presque tous, du plus au moins, les mêmes confidences. Vous m'avoueriez qu'avant de vous amener ici, ce qui vous y a amenés ne vous

a pas rendus heureux. Vous me conteriez vos dissimulations, vos déguisements, vos luttes, vos périls, vos inquiétudes, vos angoisses. Et vous finiriez par convenir tous, en fin de compte, qu'il faut se donner terriblement de mal pour mal vivre et que dans le grand voyage de la vie, comme dans les courses à travers la campagne, les chemins de traverse sont de tristes chemins, où l'on n'avance guère, mais où l'on s'égaré, et où l'on trouve de la boue, des trous et des pierres plus que l'on ne voudrait.

Oh ! je ne dis pas ceci — je n'ai pas besoin de vous en avertir — pour vous contrister ou pour vous accabler. Ce n'est pas à cette intention que l'on parle à cette place. L'Évangile, au nom duquel nous sommes réunis, nous enseigne, avec le respect de la souffrance et de la faiblesse, la compassion et l'indulgence pour les fautes. Il nous défend « d'éteindre la mèche qui fume encore et d'écraser le roseau brisé. » Il nous rappelle « qu'il y a plus de joie dans le Ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt dix-neuf justes qui persévèrent. » Il nous donne pour modèle le bon pasteur qui s'en va, à travers les vallées et les montagnes, chercher au loin la brebis égarée pour la rapporter sur ses épaules. Il nous apprend que « ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais les malades et les infirmes qui ont besoin du médecin. » Il nous montre enfin notre maître et notre guide proclamant qu'il était « venu pour sauver ce qui avait péri et pour rappeler à la vie ce qui était mort, » accueillant non seulement avec indulgence, mais avec prédilection, ceux que le monde repousse, pardonnant à ceux qui ont le plus à se faire pardonner, relevant la pécheresse et renvoyant sans condamnation la femme adultère. « Va, je ne te condamne pas non plus... » — « Relève-toi, ta foi t'a sauvée... » — « Allez, et ne péchez plus... » Tout, oui, tout, à cette condition de ne plus pécher, c'est-à-dire de se repentir de ses fautes, et d'être sincèrement résolu à n'y plus retomber, tout trouve grâce devant lui. La seule chose qu'il exige de ceux qui viennent mettre à ses pieds leurs misères et leurs infirmités, physiques ou morales, c'est qu'ils veuillent réellement en être débarrassés c'est-à-dire qu'ils soient décidés à faire ce qu'il faut pour s'en débarrasser : « Voulez-vous être guéris

C'est dans le même esprit, mes chers amis, que je suis venu à vous ; et, quelque faible que soit ma voix, c'est le même appel que je vous adresse : « Voulez-vous être guéris ? »

Voulez-vous être relevés, fortifiés, consolés, régénérés ? Vou-

lez-vous faire rentrer dans votre âme, avec l'énergie, l'espérance et la dignité? Voulez-vous *bien vivre*, pour tout dire? Mais bien vivre dans le sens vrai du mot; non pas comme on vous reprochait tout à l'heure d'entendre la vie, en mangeant, buvant et dormant, et vous passant tous vos désirs, mais en employant utilement vos facultés et vos forces, et en méritant l'estime des autres et la satisfaction de votre conscience. Car c'est là ce qui s'appelle bien vivre; et c'est là aussi ce qui s'appelle vivre heureux, autant du moins qu'il est permis d'être heureux sur cette terre. Et cela ne s'obtient que par le travail et par l'empire sur soi-même, par l'ordre, par la sobriété, par la sagesse. C'est avec cette monnaie-là que s'achète le bonheur, sachez-le bien, et personne, riche ou pauvre, ne l'acquiert à un autre prix. Il faut travailler, de la main ou de la tête, mais il faut travailler, et l'oisiveté est le pire des supplices. Vous voyez des gens qui, parce qu'ils ont de quoi vivre, et parfois de quoi ne pas regarder à leurs dépenses, ne font rien. Ils vont, ils viennent, et ne savent qu'inventer pour se distraire, pour s'amuser, pour tuer le temps. Et vous leur portez envie. Vous feriez mieux de les plaindre; car ces gens-là sont les plus misérables des hommes; ils ne savent comment supporter leur nullité, et ils ne font que traîner partout leur ennui sans réussir à s'en débarrasser, à charge aux autres et odieux à eux-mêmes.

Mais vous allez me dire, je m'y attends: « Nous voudrions bien; mais ce n'est pas possible. » Eh si! c'est possible, si vous le voulez. Seulement il faut le vouloir, ce qui s'appelle vouloir.

J'ai lu, je ne sais plus où, qu'on ne meurt que parce qu'on le veut bien. Cela, c'est trop dire. Nous n'avons en nous qu'une certaine quantité de force vitale, et un jour ou l'autre, comme les animaux, et comme les plantes, quand cette force vitale est épuisée, quand il n'y a plus d'huile dans la lampe, il faut bien que nous cessions d'exister. Mais ce qui est vrai, très vrai, et ce qu'on ne sait pas assez, c'est qu'il dépend de nous, en nous abandonnant, ou en réagissant au contraire contre les causes de fatigue, de faiblesse ou d'accablement, de laisser baisser notre lampe ou de la raviver. C'est que souvent, entre un malade qui succombe et un malade qui guérit, il n'y a pas d'autre différence que le moral. On revient de loin, quand on veut réellement en revenir. Tenez, voici un fait entre mille. Je vous en garantis l'exactitude. Il y a une trentaine d'années j'étais malade,

assez malade, ma foi, pour alarmer sérieusement ma famille. Il n'y paraît guère, n'est-ce pas, et je ne porte pas trop mal mes soixante ans. Par parenthèse, c'est par le travail, je dis par le travail des bras, que j'ai refait ma santé. J'ai manié la bêche, tel que vous me voyez, et la pioche et la cognée, et le marteau et la scie; j'ai fauché l'herbe, porté l'arrosoir et roulé la brouette, comme un manoeuvre, et plus qu'un manoeuvre souvent, pendant de longues heures, tantôt sous le soleil de juin et tantôt sous le hâle de janvier. Et c'est pour cela que j'ai le droit de parler du labeur des bras comme du labeur de la tête, et que je sais ce qu'il vaut comme ce qu'il coûte, et ce que valent les braves gens qui font honneur à leurs outils. Mais ce n'est pas de moi que je veux vous parler, et ceci n'est que pour vous amener mon anecdote. A cette époque, donc, dans un endroit loin d'ici, où l'on m'avait envoyé pour prendre des eaux qui devaient commencer à me remettre dans le chemin de la santé, il y avait un autre malade, bien plus malade que moi, au moins en apparence, puisqu'il pouvait à peine se traîner et respirer, qui avait fait appeler un tailleur pour lui faire un pantalon. Le tailleur, en le voyant, crut voir un cadavre. Il n'en laissa rien paraître, bien entendu. Mais en sortant il rencontra le médecin, un grand médecin, qui savait voir clair dans le corps et dans le cœur des malades. Et comme ils étaient du même village, et que le docteur était un brave homme qui ne tournait pas le dos à ses *pays*, il lui conta qu'il venait de prendre mesure à un de ses clients, mais qu'il ne lui ferait pas son pantalon, parce que très certainement cet homme serait mort avant de l'essayer. « Fais lui tout ce que tu voudras, » lui répondit en riant le docteur; « il aura le temps de l'user. J'en referai un homme. Il y a du ressort. » — « Et en effet, me contait le brave tailleur, il y avait du ressort car je lui ai fait d'autres vêtements depuis, et il se porte à merveille. » Par contre, j'en ai vu d'autres, et beaucoup, qui n'avaient peut-être pas autant de mal, mais qui se frappaient; qui, au lieu de se soigner, se désespéraient; et qui finalement mouraient parce qu'ils n'avaient pas eu le courage de vivre, tout simplement, en tenant tête au mal et en faisant ce qu'il fallait pour le vaincre.

Eh bien, ce qui est vrai du mal physique, mes amis, est vrai également du mal moral, et bien plus encore. Là, tout dépend de nous. Il y a des hommes qui, après avoir longtemps marché droit, trébuchent et tombent tout à coup. Pour-

quoi ? Parce que le cœur leur a manqué. Il y en a qui, après être tombés, et tombés bien bas, se relèvent, et deviennent des modèles de probité et d'honneur. Pourquoi encore ? Parce qu'ils ont eu du cœur. Parce qu'un jour ils ont eu honte de leur état; parce qu'une bonne parole a frappé leur oreille; parce qu'une main amie leur a été tendue; parce qu'il leur a été dit, comme au paralytique de l'Évangile : « Lève-toi, prends ton lit, et marche. » Et ils se sont levés, et ils ont marché. Et ils se sont aperçus que c'était leur volonté, et non leurs membres, qui était paralysée, et que du jour où leur volonté cessait d'être inerte, le reste suivait. Voulez-vous des exemples, et de grands ? Je vous parlais tout à l'heure de Franklin. C'est un des hommes les plus admirables qui aient existé que Franklin. Et ses mémoires sont la plus excellente leçon de sagesse qui se puisse lire. Mais, dans ces mémoires, il nous fait sa confession; il nous conte ce qu'il appelle ses *errata*, d'un mot emprunté à son métier d'imprimeur, c'est-à-dire les fautes qu'il a commises dans sa jeunesse et qu'il a corrigées plus tard. Il y en a deux ou trois d'assez grosses, une entre autres qui aurait bien pu, si elle avait été alors connue et poursuivie, le mener dans un endroit semblable à celui où vous êtes. Il avait disposé sans permission d'une somme qu'un ami lui avait confiée pour un emploi déterminé; c'était bel et bien ce que la loi appelle un abus de confiance. Il sentit sa faute, heureusement, et il la répara; et il mérita, par plus de soixante ans d'une vie exemplaire et toute dévouée au bien de ses semblables, d'être considéré comme l'une des gloires et des lumières de l'humanité. Saint Augustin qui est un des plus illustres Pères de l'Église; saint Jérôme qui n'est pas moins célèbre pour l'austérité de sa vie dans la grotte de Bethléem que pour sa traduction des Écritures, avaient mené à Rome une vie dissipée et, à beaucoup d'égards, répréhensible. De même de Théodore de Bèze, l'un des principaux ouvriers de la Réforme, et celui à qui est due cette belle confession des péchés qui se lit dans les temples protestants. Sa jeunesse avait été licencieuse, et il avait composé des écrits peu honnêtes. Ils eurent le chemin de Damas comme saint Paul. Ils comprirent qu'ils s'étaient mal engagés dans la vie et qu'il fallait changer de direction. Ils voulurent changer, et ils changèrent. Ce qu'ils ont fait, d'autres le peuvent faire apparemment, à la même condition, à la condition de vouloir. Tous, sans doute, ne peuvent être

comme ces hommes illustres, de grandes intelligences et de grands talents; mais tous peuvent être des hommes honnêtes. Tous peuvent renoncer au mal et s'attacher au bien. Essayez et vous verrez.

Et pour cela que faut-il faire? C'est encore saint Paul qui nous l'enseigne, et qui nous l'enseigne par son propre exemple: « Pour moi, dit-il quelque part, je ne me flatte pas d'être arrivé au but et d'avoir atteint la perfection; mais je fais mes efforts pour y parvenir, et c'est pour cela que Jésus-Christ m'a pris à lui... Voici donc ce que je fais. J'oublie les choses qui sont derrière moi, et je m'avance vers celles qui sont devant, courant vers le but, qui est le prix de la vocation céleste en Jésus-Christ. »

Faites de même, mes amis; laissez ce qui est derrière, et marchez vers ce qui est devant. Ce qui est derrière, c'est votre passé regrettable; ce sont vos défauts, vos fautes, vos mauvaises connaissances, ce qui vous a fait tomber et ce qui pourrait vous faire tomber de nouveau. C'est la vie mal ordonnée, irrégulière, douloureuse. Ce sont les appétits déraisonnables, et la lutte avec la société, et la société qui se défend, qui réprime et qui punit. C'est le châtement, la honte, le remords, l'infamie peut-être. Ce qui est devant, c'est le relèvement, la réhabilitation; c'est la conscience satisfaite; c'est la vie tranquille, paisible, honorée, au prix de l'effort, au prix du travail, de ce travail que vous trouvez dur, que vous trouvez ingrat, et qui l'est en effet si vous ne voyez que la fatigue matérielle qu'il impose et le peu de profit immédiat, que vous en retirez, mais que vous trouverez doux au contraire, que vous trouverez fécond et riche en résultats admirables, si vous songez qu'il peut être à la fois et votre préservatif, pendant ce temps d'épreuves, contre l'ennui et les mauvaises pensées, et votre salut plus tard, votre moyen d'existence, votre sauvegarde, votre dignité, votre joie.

Entendue ainsi, il n'y a pas de tâche qui ne s'ennoblisse, et l'on comprend ce mot d'un Père de l'Église, je ne sais plus lequel, qui était allé visiter dans les solitudes de l'Égypte une de ces colonies de moines travailleurs qui, selon le précepte de l'apôtre, « s'occupaient à travailler à de bonnes choses », afin de n'être à charge à personne, d'abord, et ensuite « afin d'avoir de quoi donner à ceux qui sont dans le besoin. » *« Que de vertus, »* s'écriait-il à la vue de cette ruche laborieuse, *« sortent de vos mains ! »*

Il n'y a pas de vertu qui ne puisse avec le temps sortir d'une main laborieuse.

Il n'y a pas de terre dont on ne puisse, à force de sueur, tirer quelque chose.

Il n'y a pas d'âme, si bas tombée qu'elle paraisse, dans laquelle il ne reste, comme une dernière étincelle suffisante pour ranimer un grand feu, quelque bon sentiment endormi, quelque vestige caché de la primitive dignité.

Écoutez encore, pour finir, un fait de l'histoire de saint Paul.

Parmi les hommes qui avaient reçu ses enseignements et qui se disaient ses disciples, il y avait un certain Philémon, qui possédait un esclave nommé Onésime. En ce temps-là, vous le savez, il y avait des hommes qui appartenaient à d'autres hommes, et les maîtres disposaient à leur gré de leurs esclaves. Onésime, qui n'était pas un esclave modèle, avait volé son maître et s'était enfui. Mais il n'était pas facile de garder sa liberté après l'avoir reprise, et l'esclave fugitif, poursuivi par son maître, était venu, après avoir erré quelque temps, se réfugier auprès de saint Paul et implorer sa protection. Que fit saint Paul? Il commença par le renvoyer à son maître : c'était l'expiation de sa faute. Mais, en même temps, il écrivit à ce maître pour le conjurer, au nom du respect qu'il disait avoir pour lui, au nom de la religion de fraternité qu'il avait apprise de lui, de le lui renvoyer pour l'aider dans ses travaux et le soutenir dans ses prédications. « Il est ton esclave, lui disait-il, fais en ton frère. Il t'appartient par les liens de la loi, attache-le à toi par les liens de l'affection et de la reconnaissance. » Et le maître rendit volontairement la liberté à l'esclave; et l'esclave, ce voleur, ce fugitif, après avoir su reconnaître sa faute et mériter la liberté, en retournant se mettre à la discrétion de son maître, devint un des auxiliaires de saint Paul et l'un de ceux dont le nom s'est conservé parmi les ouvriers de l'Évangile au premier siècle.

Mes amis, saint Paul implorait Philémon en faveur d'Onésime. La société, cette société que souvent vous accusez, vous implore en faveur de vous-mêmes. Saint Paul redemandait au maître le corps de son esclave. C'est votre âme que, par ma bouche, et par la bouche de tous ceux qui ici ou ailleurs vous font entendre de bons conseils, c'est votre âme que la société vous redemande, à vous qui seuls en êtes les maîtres. Elle vous conjure de vous préparer à la liberté en vous en rendant dignes. Elle vous conjure de lui rendre, à la place des enfants perdus ou révoltés contre lesquels elle a eu la douleur d'être contrainte de

sévir, des enfants dociles et satisfaits, qu'elle puisse se réjouir à accueillir comme l'enfant prodigue, et qui puissent se réjouir d'être revenus à elle. Pour vous y aider, croyez-le, *si vous voulez vous y aider vous-mêmes*, bien des facilités vous sont offertes, bien des secours vous sont préparés, bien des mains vous seront tendues. Nous ne sommes plus au temps où l'on ne savait que punir et où le châtement s'appelait *la vindicte publique*, la vengeance. La société ne se venge pas, elle se préserve. Et, en se préservant, elle ne poursuit qu'un but, qu'elle voudrait pouvoir atteindre toujours, la correction, c'est-à-dire l'amendement, l'amélioration, le relèvement, la guérison de ses membres malades. Elle sait qu'il ne faut désespérer d'aucun; et elle sait aussi qu'il y en a plus d'un, dans le nombre, qui a été plus malheureux que coupable, à qui les premiers enseignements ont fait défaut, qui a été victime du milieu, qui s'est trouvé gâté avant de savoir ce que c'est que le bien ou le mal. La société sait tout cela; et, bien loin de vous enfoncer à plaisir dans l'abîme, elle ne demande qu'à vous en tirer. C'est pour cela qu'ici, à côté de la loi du travail à laquelle elle vous plie pour votre bien, elle a placé les instructions religieuses et morales, les lectures, le chant, la musique, la bibliothèque. C'est pour cela qu'à votre sortie d'ici, au moment où vous ouvrirez vos poumons à l'air libre, vous trouverez à la porte, non seulement prêtes à vous écouter, mais empressées à vous solliciter, des sociétés de secours, de patronage et de renseignements. Est-ce l'abandon et le dédain, tout cela? Il est arrivé quelquefois, à d'autres époques, qu'un malheureux, amené de chute en chute jusqu'aux plus grands crimes, ait pu dire, au moment d'entendre prononcer la fatale sentence : « Est-ce ma faute si je n'ai jamais reçu un bon conseil? » Quels qu'aient pu être les tristes hasards de votre existence, quelques atténuations que nous y puissions trouver dans le jugement que nous portons sur vos fautes, vous sentez-vous le droit d'en dire autant? Pouvez-vous vous considérer comme à tout jamais abandonnés de Dieu et des hommes? Le plus désespéré d'entre vous n'oserait le prétendre. Courage donc, et confiance! Aidez-vous, et soyez assurés que Dieu et les hommes vous aideront.

FREDERIC PASSY.

Membre de l'Institut, député.